Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 22 (1934)

Heft: 442

Artikel: Nos pionnières

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-261744

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

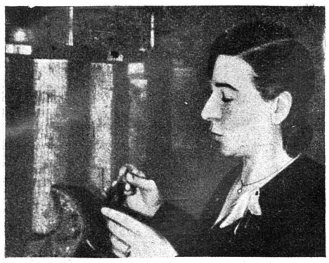


Photo H. Blok (« Vu ») *Cliché Mouvement Féministe*

Mme Edm. FOINANT

La seule femme maître de forges en France

(Voir la revue de la presse)

Les intéressants rapports de Mlle Baumle (Bâle) et de Sœur Emma Freund (Zurich) montrèrent tout ce qui peut encore être fait pour l'amélioration du sort des prostituées dans le domaine matériel et moral par une assistante de police et une diaconesse. Enfin c'est au Dr. O. Leimgruber, vice-chancelier de la Confédération, qu'incomba la tâche, belle entre toutes, de faire un vibrant appel à une vie plus morale, appel qui se laisse difficilement résumer, mais que les Suisses réunis dans la Salle du Grand Conseil furent heureux d'entendre proclamer par un de leurs fonctionnaires fédéraux.

Est-ce à dire qu'ils quittèrent Berne avec l'impression qui tout allait pour le mieux dans leur patrie? Loin de là, hélas! Pour ceux qui l'ignoraient encore, la « Journée d'étude » du 1er décembre aura montré la gravité du mal, la complexité du problème et la bigarrure de nos méthodes de travail. En comparant ce qui nous fut dit de telle maison suisse de relèvement avec la description faite par le Dr. Ninck de l'institut de Czégled, près Budapest, visité lors du 1er Congrès international de Morale sociale, beaucoup se seront sentis humiliés et auront réalisé tout le travail qu'il reste à accomplir chez nous: améliorer nos lois, améliorer nos institutions et, *last but not least*, éclairer l'opinion publique sur la valeur des principes abolitionistes qui sont loin de régner en maîtres dans notre pays! La lutte n'est pas désespérée, nous a dit M. Veillard dans sa conclusion, et ce sera aussi la nôtre. Il faudra organiser de nouvelles « Journées d'études » pour approfondir les sujets traités et arriver à des solutions pratiques.

Andrée Kurz.

Nos pionnières

Nous avons le regret d'apprendre le décès de trois femmes, qui ont tenu une grande place dans la lutte suffragiste: Mlle Fredericke Morcke qui rédigea pendant longtemps le principal journal féministe de Norvège; Mlle Martina Kramers (Hollande), qui fut la première secrétaire de l'Alliance Internationale pour le Suffrage; et en Hollande encore, Mme Rutgers Hoitsema qui, à 80 ans, n'hésitait pas à monter dans un aéroplane pour aller assister à une réunion féministe!

Le XXe anniversaire de l'Ouvroir de l'Union des Femmes de Genève

Fondé en 1914, cet Ouvroir vient de célébrer, lui aussi, comme toute institution née des circonstances de la grande guerre, son vingtième anniversaire. A vrai dire, c'est au mois d'août déjà, soit trois semaines après la déclaration de guerre, qu'il a été ouvert pour venir en aide à celles qui, affolées par l'arrêt des affaires, la mobilisation, le rappel sous les armes de leurs proches, se pressaient en masse dans les bureaux de l'Union des Femmes de Genève, pour y demander du travail; mais diverses circonstances ont engagé son Comité directeur à remettre cette célébration au mois de décembre, ce qui lui a permis d'autre part d'offrir en cette période de réunions de Noël un peu de joie, un peu de gaîté à tant de femmes, dont la vie est terriblement sombre et dépouillée.

Car il va bien de soi que les ouvrières de l'Ouvroir, toutes celles dont on a pu depuis vingt ans retracer les noms et adresses, ont été conviées à s'associer à cette commémoration. Il y en avait plus de cent, l'autre soir, à la Salle Centrale, de tout âge, de toutes conditions, toutes lasses, beaucoup découragées, menant parfois depuis bien des années cette terrible existence de misères, de soucis, de privations, de dure besogne sans compensation, qui ride et courbe prématurément tant de créatures féminines. A les voir, on songeait malgré soi à la parole que Maeterlinck met dans la bouche d'un de ses personnages: « Si j'étais Dieu, j'aurais pitié du cœur des hommes », pour la transformer en celle-ci: « Si j'étais Dieu, j'aurais pitié de la vie des femmes... » Car, si dure que soit à l'heure actuelle la vie de tant d'hommes, celle de tant de femmes, accablées par un labeur qui ne finit jamais et qui ne leur cause aucune joie, usées par tant de maternités imposées bien davantage que consenties, ou végétant solitaires et délaissées, habituées à se soumettre et à se sacrifier, presque toujours ignorantes parce que considérées comme inférieures, désarmées pour se débrouiller dans la lutte pour la vie, — cette vie-là de la femme sans ressources est, chez nous, une grande pitié.

Heureusement que l'atmosphère cordiale et chaude de cette réunion vint éclairer bien des visages. Mlle Gourd, dans son discours de bienvenue, évoqua de vieux souvenirs de la fondation, des temps héroïques de l'Ouvroir, et bien des mains se levèrent de celles qui, il y a quinze ou dix-huit ans, avaient déjà travaillé pour l'Ouvroir. Puis, après l'intermède d'un thé copieux, de charmantes élèves de Mlle S. Fumet, professeur de diction, et Mlle S. Grange, soprano, dans son ravissant costume de vieille Genevoise, firent passer une heure récréative à cet auditoire, désireux de ne pas laisser échapper une miette du plaisir que l'on pouvait lui offrir. Plusieurs membres anciens du Comité avaient tenu à manifester par leur présence leur intérêt toujours actif pour l'Ouvroir, et des messages d'encouragement fort appréciables en ces temps difficiles avaient été envoyés par les autorités.

Le deuxième acte de cette célébration d'anniversaire eut lieu le surlendemain après-midi, au magasin même de l'Ouvroir[1], et toute la presse genevoise avait été conviée, autour d'une tasse de thé, pour voir une exposition fort réussie de tous les objets élégants, charmants, utiles, que confectionne l'Ouvroir, et pour recevoir de la bouche de sa présidente les explications nécessaires sur son fonctionnement. Le *Mouvement* étant du nombre des invités, il n'est sans doute pas inutile, et bien que notre journal ait eu fréquemment l'occasion d'entretenir ses lecteurs de l'activité de l'Ouvroir, de leur donner rapidement ici quelques extraits de cet exposé qui feront mieux comprendre le rôle utile entre tous de cette institution.

Ouvert le 10 août 1914, nous l'avons dit, l'Ouvroir fut créé par un beau geste de confiance et d'optimisme, et avec beaucoup de candeur, dans un petit atelier mansardé généreusement prêté; les ouvrières travaillaient à coudre pour la Croix-Rouge, sous une direction bénévole, et étaient payées en nature! (écuelles de soupe fournies par une amie des fondatrices). Evidemment, cette forme par trop naïve de l'entr'aide par le travail ne pouvait subsister bien longtemps, et très vite l'on en vint au système plus rationnel du paiement en espèces, de la direction professionnelle, etc. Mais déjà, dans ces temps héroïques, que les fondatrices aiment à évoquer, deux principes essentiels furent posés, sur lesquels est basé encore tout le fonctionnement de cet Ouvroir: il est ouvert à toutes celles qui ont recours à lui, sans distinction de religion ou de nationalité, et il s'oblige à payer à ses ouvrières un salaire normal.

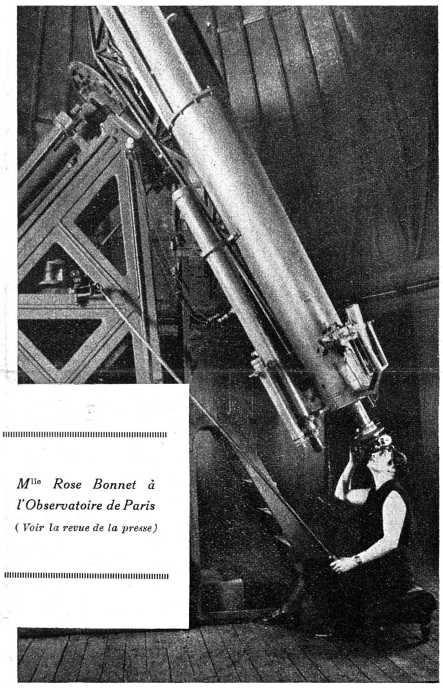
La première de ces caractéristiques le rend unique en son genre à Genève, tous les autres Ouvroirs — avec lesquels il entretient d'ailleurs les meilleurs rapports de courtoisie — étant confessionnels ou réservés à des ressortissantes de telle ou telle nationalité. Et c'est cette caractéristique de largeur et de laïcité, — jointe peut-être aussi au fait qu'il travaille sur une plus grande échelle, avec des méthodes modernes, et ne redoute d'étudier aucun système nouveau, — qui lui a permis d'être toujours en relations avec toutes les organisations plus ou moins officielles d'aide aux chômeurs, qui l'ont subventionné à maintes reprises, comme avec les pouvoirs publics, dont l'appui lui a été et lui est précieux. Fournisseur du Vestiaire scolaire du

[1] 21, rue Pierre-Fatio.

Savez-vous bien...

que l'abonnement au Mouvement Féministe *ne revient pas même à 42 centimes par mois — le prix de deux courses en tram, tarif minimum, à Genève ou à Lausanne?...*

Voulez-vous songer à ce chiffre lorsque, en cette triste fin d'année, vous étudierez les économies à réaliser sur votre budget, et vous demander si, pour une somme aussi minime, il ne vous est pas possible de continuer votre appui à un journal qui défend vos intérêts, lutte pour votre idéal, et, s'efforçant de vous renseigner sur ce que font les femmes chez nous en Suisse, comme à travers le vaste monde, contribue à vous faire sentir le bienfait de la solidarité qui nous unit toutes?



Mlle Rose Bonnet à l'Observatoire de Paris

(Voir la revue de la presse)

Photo Manuel frères (« Vu ») *Cliché Mouvement Féministe*

Une femme astronome

— O femmes fragiles, ô éternelles malades, ô sexe faible, ... qui croira encore en vous?

Ella Maillart, séparée de ses quatre compagnons qui s'en retournent chez eux, s'éloigne des Monts Célestes et descend en Turkestan. Description de villes étonnantes. La voyageuse se domande une fois de plus ce que représente la libération apportée par le nouveau régime aux femmes. Pas grand chose, somme toute. La loi soviétique interdit le mariage avant seize ans, exige un certificat de santé et ne permet pas de seconde femme. On tente d'instruire les fillettes qui, hier encore, ne savaient pas lire et étaient moins considérées que le chien de la famille. Actuellement, avec la femme dévoilée et sortant seule et quand elle veut, c'est le drame dans le ménage, car le mari ne peut en prendre son parti. Et ces dévoilées, bornées et illettrées, ne se reconnaissant plus dans tout cela. Ce sont leurs filles qui leur expliqueront plus tard les temps modernes.

Le voyage finit par la traversée des sables rouges. Juchée sur un chameau, Ella Maillart parcourt cinq cents kilomètres d'espaces déserts où chaque siècle a mis sa couche de sable ou de poussière. Paysage grandiose de désolation, rouge sous le gris du ciel. Les nuits, on couche auprès du feu et le vieux chamelier prend toujours la meilleure place au vent de la fumée... la voyageuse n'étant qu'une femme, quantité négligeable, s'installe où elle peut. Quinze jours dans le désert par 25 degrés de gel! Elle arrive enfin à la mer d'Aral, la traverse sur un bateau sans confort et sans sécurité, et atteint les régions civilisées.

Pour illustrer les souvenirs de sa randonnée, Ella Maillart nous donne de merveilleuses photographies, agrandissements des clichés pris par son infatigable petit « Leica »: voici les marchés, et voici les monuments, les caravansérails, les caravanes et les chameaux, les types de Kirghises et d'Oursbecks, les sables, les rocs et les glaces...

A quand le prochain grand voyage et le beau livre nouveau?

Jeanne Vuilliomenet.

Noël

(Fragment)

.....Il me suffit d'un soir grave comme ce soir,
D'une heure d'abandon blanche comme cette heure
Pour que mon cœur retrouve en lui son grand espoir.

Il se sent jeune et fort. La vérité l'effleure,
Non, ce n'est pas en vain qu'il sanglote et qu'il bat!
Le rêve s'élargit sous les larmes qu'on pleure.

Et ce n'est pas en vain qu'on lutte... Le combat
Hausse l'effort, grandit la volonté... Qu'importe
Si quelque jour le geste attristé retomba!

Je crois à la beauté du destin que m'apporte
Le vieux soir de Noël, le soir encourageant,
Qui conseille tout bas et tout bas réconforte.

Et je crois au Devoir que d'un doigt diligent
Il faut remplir jour après jour sans amertume
Dès le jeune matin jusqu'à la nuit d'argent.....

.....O mon âme, croyez à la beauté de vivre!

E. CUCHET-ALBARET.

Glané dans la presse...

Carrières féminines

Nous inspirant de la même idée que celle qu'a dicté le choix de nos clichés pour ce numéro, nous cueillons dans le numéro de Noël du grand hebdomadaire illustré Vu, *sous la signature de Suzanne Normand, ces silhouettes de femmes françaises exerçant des professions peu banales.*

Pénétrez-vous dans cet Observatoire, qui, derrière ses grilles ressemble, au fond de son avenue, à quelque monastère, l'ombre et le silence vous accueillent. Voici une petite pièce dont la haute fenêtre plonge sur le plus romantique parc. Entre le bureau et le tableau noir, il y a une grande fille en longue robe sombre et tricot rouge, au brun chignon tordu sur la nuque, et dont les brillants yeux noirs, dont les belles dents, dont tout le visage sourient: une astronome, qui ressemble à une charmante bohémienne!

Cette bohémienne, gaie et savante, elle mène une austère et passionnante vie qu'elle n'échangerait pas contre une autre. Sur vingt astronomes qu'occupe l'Observatoire de Paris, il y a quatre femmes — la première y entra en 1912. Ma bohémienne, Mlle Rose Bonnet, y travaille, elle, depuis 1929, avec M. Nordmann. Elle y travaille, surtout la nuit, évidemment, sans préjudice du jour. Il y a les heures passées dans la coupole isolée non chauffée et ouverte à tous les vents du ciel. Il y a les pauses, sur les marches d'un escalier de bois, l'œil vissé au télescope. Les heures de repos? Quand cela se trouve... et impossible d'engager ses soirées: si le ciel est clair, cette nuit-là, et on ne le sait jamais d'avance, il y aura du bon travail à faire...

Je vous dis ces choses comme si je trouvais ce métier dur et difficile. A la vérité, c'est à la réflexion que cela m'est venu. Parce que dans les paroles de Mlle Rose Bonnet, dans ses yeux rieurs, j'ai seulement trouvé l'écho et le reflet d'une science ardue, à laquelle est mêlée une indicible poésie.

* * *

Ce n'est pas, et je regrette, dans ses ateliers de Charleville que j'ai vu Mme Foinant, maître de forges, la seule femme, ô Georges Ohnet, qui, en France, porte ce titre. Mais il y a ses bureaux de Paris, et les magasins où, de son usine, arrivent en lourds chargements les métaux transformés en outils. Et ils suffisent à créer autour de cette femme que se disputent la grâce et l'autorité l'atmosphère et le cadre qu'autour d'elle on désire trouver.

La rue Saint-Maur, tumultueuse, populeuse, et au fond d'une cour sans gaieté, au-dessus de magasins en sous-sol. Une très petite cellule presque toute en verre. C'est là que, du matin au soir, « la patronne », comme on dit aux forges de Charleville, dirige la partie commerciale de son affaire.

Elle connut plus dur encore que ce travail-là, et plus absorbant, lorsqu'à la guerre, jeune femme, elle prit en mains, pour éviter le désastre et la ruine, la direction des forges abandonnées de force par son mari.

Depuis, et après avoir collaboré durant plusieurs années avec le compagnon de sa vie aujourd'hui disparu, elle continue avec son beau-frère à diriger, à travers les difficultés d'une